

Cultes et messes du 30 avril 2017 - réflexions et pistes homilétiques

Lecture biblique du jour : Luc 24, 13-35

A la veille du 1^{er} mai, nous vous invitons à accorder une attention à un thème qui semble, au premier abord, absent du récit des pèlerins d'Emmaüs : le travail. Mais on aurait tort d'isoler ce récit de son contexte : le chemin des disciples pendant les années où ils ont suivi Jésus mérite davantage d'attention que celle qu'on lui accorde généralement. En Jésus-Christ, la Parole s'est faite chair (Jean 1) : elle concerne toutes les dimensions de la vie de ces deux pèlerins et de la nôtre.

Le fil du récit

Deux disciples retournent chez eux, complètement démoralisés après la crucifixion de Jésus. Pour eux, le choc est d'autant plus dur qu'ils avaient tout quitté pour le suivre : leur famille, leur village et aussi leur travail. L'un d'eux s'appelle Cléopas. Tout comme son compagnon¹, il ne fait pas partie des 12 mais sans doute d'un cercle plus large de disciples que Luc mentionne en 10,1-20.

Quelle a été la vie de ces disciples depuis le moment où il se sont mis à suivre Jésus ? On en sait très peu de choses mais ces choses sont d'une importance capitale pour notre propos : avant la mort de Jésus, le parcours des disciples, en particulier tel qu'il est présenté dans l'évangile de Luc, est un parcours qui touche toute leur vie y compris le travail : ils passent par une longue période de formation, enseignés par Jésus. On les voit ensuite travailler (envoi des 72 en Luc 10,1-20.). Leur travail consiste à annoncer, par l'action - soigner les malades - et par la parole - annoncer la venue du Royaume de Dieu. Jésus précise que c'est un travail qui « mérite salaire ». Les disciples y ont mis tout leur cœur, toute leur personne. Voilà que tout cet engagement, toute cette formation vers une nouvelle vie et un nouveau travail, débouche sur un échec. Ils sont complètement démoralisés.

Le travail aujourd'hui

Aujourd'hui, nous vivons dans un monde très différent. Néanmoins, la situation des pèlerins d'Emmaüs au début de notre récit n'est pas sans analogie avec celle que connaissent des millions de personnes dans leur travail. Ces personnes ont souvent le sentiment d'avoir mis le meilleur d'elles-mêmes dans leur travail, en pure perte. Nombreuses sont celles qui finissent par être atteintes dans leur santé psychique ou physique.²

Le travail fait l'objet de nombreux malentendus. Ainsi, contrairement à un mythe très répandu, personne ou presque ne souhaite, au départ, travailler uniquement pour un salaire ! Lorsque c'est le cas, c'est presque toujours le résultat d'une grave dégradation du cadre de travail. Certes le salaire a son importance mais pour être une source de plaisir et de développement, le travail doit s'accompagner d'autres reconnaissances, notamment celle des collègues et de la hiérarchie.³ Il doit aussi avoir un sens, être considéré utile aussi bien par la personne qui effectue le travail que par celles qui en bénéficient. Aujourd'hui, le travail, enfermé dans une logique de profit, est souvent très mal reconnu : " ce n'est jamais assez ! ".

Notons en passant que le bénévolat est aussi une forme de travail. Il en a toutes les caractéristiques sauf le salaire. Comme le travail, il peut être une source de joie partagée, d'apprentissages et de développement personnel. Quand la personne bénévole ne se sent pas respectée dans sa sensibilité ou dans ses limites, lorsqu'on invoque le dévouement à la Cause Supérieure pour lui imposer des charges trop lourdes, le bénévolat peut être source de malheur.

Quant au travail salarié, il ne peut avoir de sens là où on produit des choses inutiles, du " prêt à jeter ". En effet, quel sens pourrait-il y avoir de produire, dans des conditions qui deviennent de plus en plus pénibles, des produits ou des services dont la qualité diminue et qui peuvent de plus en plus souvent être perçus comme inutiles (par exemple les lourdes tâches administratives liées à des exigences bureaucratiques) ?

Comment sortir de cette impasse ? Aujourd'hui, dans le monde économique, on chercherait des solutions permettant d'avoir une maîtrise encore plus grande sur le travail, en adoptant de nouvelles méthodes de gestion du personnel ou en orientant la production vers le développement durable. Sans être inintéressantes, ces pistes sont limitées car elles ne répondent pas à la question du sens du travail.

La question du sens

Elle est fondamentale. Dans notre récit : les disciples sont touchés dans le sens même de leur vie. Sans aide extérieure, ils ne pourront pas surmonter leur choc.

Ils sont démoralisés mais contrairement à tant de gens aujourd'hui, ils ne sont pas seuls. Au début du récit, ils sont deux, puis ils sont rejoints par un inconnu qui commence par prendre le temps de les écouter. Il essaie de leur expliquer le sens de la mort de Jésus sur la croix mais ils ne comprennent rien à ses explications et sans

¹ Dans son commentaire, François Bovon relève qu'il pourrait aussi bien s'agir d'une femme que d'un homme. *L'évangile selon Saint-Luc*, tome III, p. 441, Labor et Fides 2009.

² On trouvera des informations à ce sujet sur le site mondedutravail.eerv.ch

³ Ces questions sont développées dans mon livre *Dis, pourquoi tu travailles ?* Ed. Ouvertures 2012. Voir notamment les pp. 24-26 et 85-94.

doute nous non plus. Pourquoi donc « fallait-il » que « le Christ souffrît cela et qu'il entrât dans sa gloire » ?! Cette phrase nous choque même si nous prenons en compte le fait que dans la culture sémitique, le sens d'un événement est toujours donné après coup, rétrospectivement.

Malgré les explications de l'Inconnu, leur esprit sans intelligence et leur cœur lent à croire - comme les nôtres - ne comprennent pas. Mais il serait insuffisant de ne les considérer que sous l'angle de leurs limites. Ils ne comprennent rien, certes, mais ils ne restent pas passifs: ils commencent par écouter l'Inconnu et, ensuite, insistent pour qu'il reste avec eux.

C'est à ce geste simple, la fraction du pain, et non à ses explications, qu'ils reconnaissent tout à coup le Ressuscité. Ce geste appartient à la vie quotidienne : à l'époque de Jésus, tout père de famille le fait chaque jour. En même temps, c'est ce geste que Jésus nous laisse pour permettre à tous ses disciples d'hier et d'aujourd'hui de " faire mémoire " de lui, c'est-à-dire de partager sa Bonne Nouvelle au présent, dans nos célébrations. Il faut relever que dans notre récit, comme dans tous les autres récits d'apparition, c'est lui qui prend l'initiative, qui fait irruption, mais il ne s'impose pas : il ne se révèle qu'à ceux qui sont disponibles pour le recevoir, jamais à d'autres personnes.

Dans notre récit, deux disciples complètement démoralisés partagent leur tristesse en acceptant de faire une place dans leur partage à une troisième personne, à un Autre. Aujourd'hui, c'est notre ouverture à sa Parole qui nous permettra de trouver des nouveaux chemins dans le monde du travail.

Pistes homilétiques

Au moment de l'échec

Au moment de l'échec dans un travail, on a souvent tendance à s'isoler ce qui rend la situation plus pénible et la recherche d'une issue constructive plus difficile. Dans notre récit, les pèlerins d'Emmaüs sont deux. C'est aussi deux par deux que Jésus les avait envoyés auparavant en mission (envoi des 72 en Luc 10,1-20). Ils partagent leur peine en chemin tout en laissant une place à l'Inconnu qui les rejoint sur leur chemin de deuil.

Au moment de l'échec, il est essentiel de ne pas rester seuls pour recevoir le soutien dont nous avons besoin : ce qui nous aidera, c'est le partage avec d'autres et une ouverture à l'Autre, au Ressuscité qui nous accompagne, mystérieusement, dans nos vies et nous interpelle par sa Parole.

" Mon " travail ne m'appartient pas

Travailler demande un engagement de toute la personne. Néanmoins, il est important de garder une distance, de ne pas s'identifier à une vision inhumaine ou idéalisée de son activité.

Dans notre récit, les deux pèlerins montrent qu'ils ont totalement adhéré au formidable espoir suscité par l'activité de Jésus dans ce pays militairement occupé : " ... nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël." Pourtant Jésus avait tout fait pour leur faire comprendre que sa mission n'était pas de libérer Israël par la violence mais ils ne l'avaient pas écouté.

Bien des gens aujourd'hui, qui se sentent investis d'une Mission supérieure, n'écoutent pas quand leur conjoint, leurs amis, leur collègues leur disent : " tu en fais trop, tu devrais lever le pied et prendre soin de toi ".

Quand on s'identifie à son travail, celui-ci devient une source de malheur plutôt que de joie partagée. Pour être bien vécu, il est essentiel de l'interrompre régulièrement par un *shabbat*⁴, pour prendre du recul, se ressourcer et réfléchir avec d'autres. C'est loin d'être facile à l'époque des smartphones et des tablettes ... Souvent, on ne s'arrête dans sa course que lors d'une crise. Il s'agit alors de recevoir le soutien qui fera du bien. Sans s'en rendre compte, c'est ce que font les pèlerins d'Emmaüs, d'abord en chemin puis quand le soir tombe.

Une occasion de réfléchir au sens de notre activité

Un échec peut nous amener à une remise en question et à une réflexion sur le sens de notre activité. Les pèlerins d'Emmaüs croyaient participer à une lutte pour chasser les occupants païens de leur pays. Mais au lieu d'être le libérateur attendu, Jésus semble impuissant et il meurt lamentablement sur la croix.

Aujourd'hui, la société idéalise la performance individuelle et les Eglises ont tendance à idéaliser le dévouement sans limite des personnes qui s'y engagent. Mais nous avons tous des limites qui font partie de notre humanité. Etre sans cesse à la poursuite du " toujours plus " nous éloigne des autres et de nous-mêmes. La vraie réussite ne réside pas dans les exploits individuels mais dans ce que nous partageons et dans l'amour qui circule entre nous et les autres : "tu aimeras ton prochain comme toi-même".

Et le plus grand, ce n'est pas celui qui domine les autres mais c'est celui ou celle qui se met à leur service, à l'image de Celui qui sert ses compagnons à table : " il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna."

Pierre Farron, pasteur

⁴ Le verbe *shabbat* signifie interrompre en hébreu. Voir les pp. 179-188 dans *Dis, pourquoi tu travailles ?*